

Henri Barras
Monsieur B. ou Un certain sourire

Françoise Faucher

Number 126 (1), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Faucher, F. (2008). Henri Barras : monsieur B. ou Un certain sourire. *Jeu*, (126), 7–10.

Hommage

Henri Barras

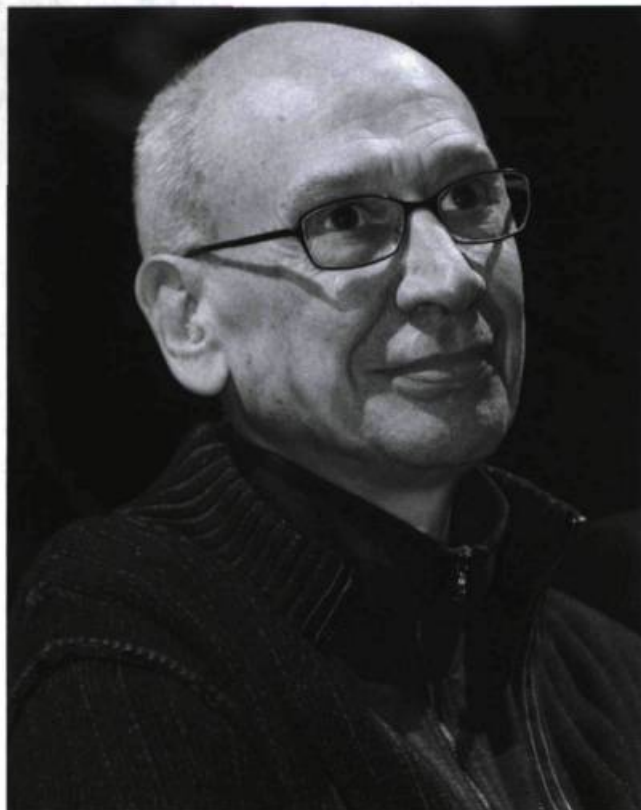
Monsieur B. ou Un certain sourire

C'était en janvier 2007, il y a tout juste un an. Le téléphone sonne. Au bout du fil, une voix: « Allo! Françoise, c'est Henri Barras. Je tenais à vous dire... ». Cher Henri, cette voix, votre voix, je l'aurais reconnue entre toutes, pas besoin de vous nommer. Votre voix chaude, ronde, enveloppante, inaltérée malgré la maladie qui vous rongait depuis de longs mois, malgré l'immense faiblesse que nous avons tous pu constater lors de la remise du prix Hommage que l'Académie québécoise du théâtre vous avait décerné peu de temps auparavant. L'année était encore toute nouvelle, c'était la période des vœux; mais que souhaiter à un homme qui va mourir et qui le sait? Alors nous avons parlé du passé, évoqué quelques souvenirs, et j'ai pu vous redire ma profonde reconnaissance pour m'avoir permis d'interpréter, dans votre minuscule théâtre du Café de la Place, quelques-

uns des rôles les plus importants de ma carrière.

Mais, remontons le cours du temps... C'est en 1960 que je découvre Henri Barras. Il est arrivé à Montréal avec une tournée du Théâtre Hébertot de Paris. Dans *le Procès à Jésus* de Diego Fabri, il joue le rôle de Jean, l'apôtre bien aimé, rôle en nuances, discret, effacé, n'était la voix, cette voix si particulière par sa gravité et sa douceur, tout à la fois. Spectatrice, je l'avais remarquée, sans pour autant retenir le nom du jeune comédien. Quelques années plus tard, je le retrouve dans une galerie d'art, la Galerie Libre dont il est le directeur, ainsi que chez madame De Vienne Blanc, ma mèreke de *la Pension Velder*, téléroman de Robert Choquette qui a fait les beaux jours de la télévision de Radio-Canada dans les années 60. Dès son retour à Montréal en septembre 1961 en qualité d'immigrant puis de citoyen canadien, Henri Barras s'est profondément impliqué dans tous les domaines de l'art (création, diffusion, professorat). Qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, de danse, de théâtre, de musique, il avait la connaissance, la curiosité

Henri Barras. Photo:
Luc Lavergne.



et le goût de donner à voir, de partager. L'Art l'a occupé et préoccupé toute sa vie durant, jusqu'à son dernier souffle. Il y a connu de grands tourments mais aussi « cet état de félicité spirituelle, cette sensation profonde de plénitude corporellement ressentie lorsque, selon l'expression coutumière, nous sommes en état de grâce¹ ».

J'ai eu le bonheur de partager avec lui quelques-uns de ces moments privilégiés, de ces moments où il abandonnait son visage un peu sévère d'éternel étudiant bien élevé, un peu guindé, pour celui d'un enfant ébloui au pied du sapin, le matin de Noël. Je me souviens notamment d'un jour de juin (?) 1978. Henri Barras, alors directeur du service de l'animation de la Place des Arts, nous avait donné rendez-vous, à Jean Faucher, mon mari, et à moi-même, dans le hall de la Place, pour nous conduire à quelques pas de là sur le chantier de ce qui allait devenir, malgré son exigüité, l'une des plus grandes scènes de la vie théâtrale québécoise. Henri, l'œil pétillant et le sourire aux lèvres, nous racontait « son théâtre », escaladant plâtres et gravats, dans le bruit des scies et des marteaux : un café-théâtre, avec des tables où les spectateurs pourront se faire servir un repas avant d'assister au spectacle. On y ferait du théâtre de textes, de grands textes, avec de grands rôles à défendre, dans un grand dépouillement et, le geste éloquent, Henri nous indiquait : « Là, ce sera la scène, là, les coulisses, là le petit coin de la régie, là, la cuisine », et, sous nos yeux, les cloisons éventrées du local situé à la droite de l'entrée principale de la Place des Arts (une galerie qui vendait difficilement des croûtes à saveur folklorique et qui, d'ailleurs, avait fait faillite) se transformaient en un lieu où allait se faire entendre jusqu'en février 1994 les voix de Duras, Beckett, Genet, Musset, Thomas Bernhard, etc., ainsi que celles d'auteurs québécois tels qu'André Ricard, Louise Maheux-Forcier, Roch Carrier, Marie Laberge, etc. J'ai été la Claire Lannes de *l'Amante anglaise* de Duras, la Winnie de *Oh! les beaux jours* de Beckett, dans les effluves du croque-monsieur ou de la quiche lorraine. Et puis, les tables ont été remplacées par des gradins (quelques gradins : 130 places). Le café-théâtre est devenu un vrai théâtre avec, chose unique à Montréal, une scène en éperon semblable à une (petite) scène élisabéthaine, cernée sur trois côtés par les spectateurs, avec une scénographie permanente, extrêmement sobre, conçue par Stéphane Roy : le théâtre dans toute sa pureté, son dépouillement, dans toute la puissance de la communion profonde qui peut être créée lorsque rien ne s'interpose entre la scène et la salle. Quelle aventure prodigieuse que celle du Café de la Place ! Tous ceux et celles qui y ont travaillé en gardent un souvenir indélébile. Heureux et fiers d'avoir été du voyage, étonnés aussi d'avoir pu donner le meilleur d'eux-mêmes avec si peu. Si peu ? Non, il y avait d'admirables textes et puis : Henri Barras, le « directeur du Café ». C'est, je crois bien, le titre qu'il



Françoise Faucher dans *Sarah et le cri de la langouste*, pièce de John Murrel mise en scène par Michèle Magny en 1986 au Café de la Place, sous la direction artistique d'Henri Barras. Photo : André Le Coz.

1. Henri Barras, *De l'art cuit à l'art cru. Aux sources de la création*, Montréal, Les Impatients/Liber, 2007, p. 29.

a porté avec le plus de bonheur. Le Café de la Place, c'était lui : exigeant, tenant la barre haute, ouvert à toutes les propositions certes, mais réclamant l'invention, le don total. Il construisait ses saisons avec l'attention méticuleuse, la gourmandise, l'inquiétude d'un amant jaloux qui exige le meilleur pour sa bien-aimée. Il voyait à tout, venait faire son tour dans le réduit du sous-sol (la salle F) qui servait de salle de répétition. Le visage fermé, l'œil noir, le front immense, il prenait des notes, encore des notes, imperturbable. Rien ne lui échappait. Nous, les comédiens, nous tremblions de peur comme des débutants. Nous passions l'examen devant « Monsieur B. » !

« Monsieur B. ». Comment ce nom a-t-il surgi ? D'où est-il venu ? Qui l'a prononcé pour la première fois ? Mystère. Mais pour ses fidèles et indispensables collaborateurs (Chantal Malo, son bras droit, son ange gardien, celle qui était sa coéquipière-amie quand le ciel était au beau fixe et qui devenait « Mâlo » ! quand l'orage éclatait, et Claude Paré, son assistant, indispensable collaborateur-à-tout-faire, souffre-douleur à l'occasion et camarade, parfois, devant une bière ou un gin ; Claude, pour blaguer, se permettait alors de l'appeler « Riton » !), pour ses collaborateurs donc, et pour nous tous, gens de théâtre, Henri Barras, c'était « M. B. ». Énigmatique « M. B. », raide, cassant, démolissant un spectacle en marmonnant (la phrase tombait comme un couperet) : « Ce n'est pas de la danse, ça. » Ou encore, devant une opinion qu'il ne partageait pas, foudroyant son interlocuteur d'un « vous croyez ? », il renvoyait l'autre à réviser son jugement par trop primaire avec, bien sûr, la plus exquise politesse. Inquiétant, étrange « M. B. »... Et cependant merveilleux Henri, plein d'humour, aimant rire, passionné, chaleureux, reconnaissant pour le travail bien fait, amoureux du théâtre et de ceux qui le font, rayonnant de plaisir comme un enfant



Henri Barras. Photo :
André Le Coz.

comblé, les soirs de première, ému jusqu'aux larmes quand l'Art, véritablement, était au rendez-vous.

Et puis, en février 1994, le Café de la Place a fermé ses portes; ou plutôt, « on » lui a fermé ses portes. Sa dernière production s'intitulait *le Silence de Molière*. Brutalement, on a forcé le théâtre au silence, un silence lourd et douloureux après 17 saisons d'un succès jamais démenti, 71 productions dont 23 créations, 30 premières montréalaises, des tournées au Canada et en Europe, des échanges et près de 260 000 spectateurs. Henri Barras comme directeur de théâtre et animateur inspiré s'est buté à ce qui, de tout temps, a tué l'Art : l'immobilisme et l'argent.

Convaincu que « les artistes sont des êtres d'exception et que leurs œuvres découlent du génie qu'ils ont de soumettre le réel à leurs volontés lumineuses », persuadé également, à l'instar d'André Malraux, que « l'Art est une des voies royales que trace ouvertement l'Homme pour construire et non pour subir son destin² », Henri Barras, tout au long de sa carrière, a œuvré pour nous donner à voir. Il s'y est engagé avec toutes ses connaissances et sa sensibilité. Son passage au sein de la Place des Arts a fait circuler dans ces murs un grand souffle d'air frais. Expositions, lectures, conférences, extraits de spectacles ou de concerts, tout était fait pour que l'Art trouve sa place dans la vie de chacun, qu'il soit une véritable nourriture au quotidien, qu'il nous étonne, nous bouscule, nous force à avancer. L'Art est mouvement, Barras l'a toujours dit.

Le Café de la Place a ouvert ses portes le 6 novembre 1978. Henri Barras s'est éteint le 6 novembre 2007. Hasard des dates, troublante coïncidence ? Le destin, mon cher Henri, vous a offert là une étonnante première...

Ce que vous vouliez me dire au téléphone en ce jour de janvier 2007, au milieu de tous les souvenirs retrouvés, c'est que vous aviez été heureux de l'hommage qui vous avait été rendu à la Soirée des Masques, prix décerné à l'unanimité, vous plaisiez-vous à répéter, et d'ajouter : « C'est rare qu'une de mes actions ou qu'une manifestation à mon égard réunisse un tel consensus pour qu'en souriant je le souligne. »

« Monsieur B. » ou « Un certain sourire ». Voilà, j'ai trouvé un titre pour cet hommage. Avec reconnaissance, mon cher Henri, avec admiration et tendresse.

FRANÇOISE FAUCHER

2. *Ibid.*, p. 14.